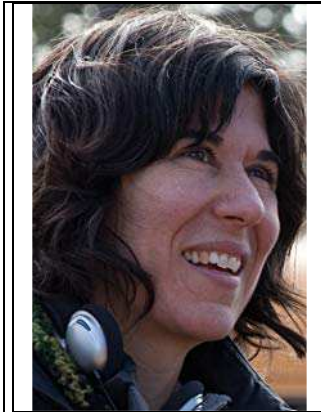


LEAVE NO TRACE

de Debra Granik
avec Thomas McKenzie, Ben Foster, Jeff Kober...
Etats-Unis – 19 septembre 2018
VOST 1h49

jeudi 15 novembre 2018 21h00
dimanche 18 novembre 19h00



Debra Granik

Thomassin McKenzie
Ben Foster



Télérama la critique de Mathilde Blottière

« Un père et sa fille sont arrachés aux bois où ils vivaient en marge. Rude est le retour à la société. Un film émouvant sur l'Amérique des déshérités.

Au fond des bois, le père et la fille parlent peu. Mais on jurerait entendre l'amour vibrer entre eux. Le duo forme à lui seul une communauté autonome, avec ses règles, sa philosophie. Tom est une adolescente douce et intelligente. En plus de l'art de la survie, son vétéran de père lui a transmis de solides connaissances. Tous deux vivent clandestinement dans un parc national de l'Oregon. Mais un jour ils sont chassés de leur campement. Les services sociaux leur proposent alors un toit, une vie « normale »...

Cet amour filial est saisi par la réalisatrice avec une rare délicatesse. Il suffit d'un geste : les pieds gelés de l'autre qu'on réchauffe à la chaleur de sa peau. Sans rien expliciter, Debra Granik réussit à donner corps aux démons du père : croyant fuir ses semblables, l'ex-soldat veut surtout échapper à ses cauchemars. Tom, elle, ne cherche pas à fuir. Elle jouit de la liberté de son existence buissonnière et s'épanouit autant dans le voisinage de la nature qu'au contact d'autrui. En mode mineur, toujours juste, le film raconte la douce prise de conscience de cette divergence, de celles qui mènent naturellement à l'indépendance.

Dans *Winter's Bone*, présenté dans une précédente saison par l'Embobiné, Debra Granik avait révélé Jennifer Lawrence en l'enracinant dans un Missouri sinistré. Elle plonge cette fois la jeune Thomassin Harcourt McKenzie au cœur d'un autre décor négligé de Hollywood : les forêts du Pacific Northwest. Des bois qui semblent adopter la couleur des sentiments de l'héroïne et promettre tantôt une vie paisible, tantôt une mort lente. On retrouve le minimalisme lyrique d'une Kelly Reichardt (*Old Joy*, *Certaines femmes*), la même grâce dans la façon de mettre au diapason personnages et paysages. Adapté d'un roman qui fut tiré d'une histoire vraie, *Leave no trace* met en lumière l'Amérique des marges, peuplée de laissés-pour-compte ou d'oubliés volontaires, adeptes de la décroissance. Des êtres qui, comme Tom et son père, préfèrent ne pas laisser de trace.

Quinzaine des Réalisateurs Cannes 2018

L'argument : Tom a 15 ans. Elle habite clandestinement avec Will, son père, dans la forêt qui borde Portland, Oregon. Limitant au maximum leurs contacts avec le monde moderne, ils forment une famille atypique et fusionnelle. Expulsés soudainement de leur refuge, les deux solitaires se voient offrir un toit, une scolarité et un travail. Alors que son père éprouve des difficultés à s'adapter, Tom découvre avec curiosité cette nouvelle vie. Le temps est-il venu pour elle de choisir entre l'amour filial et ce monde qui l'appelle ?

Notre avis : Ce film attachant est adapté de *L'Abandon*, roman de Peter Rock (éditions Points, 2012), lui-même tiré d'un fait divers. Une fille et son père avaient été découverts par les autorités alors qu'ils se cachaient depuis quatre ans dans un parc naturel qui bordait une banlieue. Le projet cinématographique a été proposé à Debra Granik et sa scénariste Anne Rosellini. Il n'est pas surprenant que la cinéaste ait accepté l'aventure, tant on retrouve l'univers de *Winter's Bone*, son film le plus célèbre, qui relatait la lente et intrigante quête initiatique d'une jeune fille au cœur d'une forêt isolée. Si la lecture du synopsis évoque le surprenant *Captain Fantastic* de Matt Ross, le ton adopté par Granik est moins décalé, la cinéaste refusant tout ornement fantaisiste et jouant la carte de la noirceur, sans toutefois s'enfoncer dans un naturalisme glauque. Et plus qu'une réflexion sur la cellule familiale et les contrastes entre des modes de socialisation en conflit, le récit se concentre sur un rapport père/fille, fusionnel et extrême, jusqu'au contact avec la société qui distillera le doute chez une jeune fille en phase de construction.

La réalisatrice se garde bien de tout manichéisme, évitant d'opposer « nature » et « civilisation », tradition et modernité. Si l'intrusion des policiers et le paternalisme d'une assistante sociale souhaitant « prendre en charge » Tom et son père révèlent les excès d'une société normative refusant toute atteinte au conformisme, le regard porté sur leurs pairs est bien plus nuancé : le jeune ado éleveur de lapins avec lequel Tom ébauche une amitié, ou la propriétaire de mobile homes (l'excellente Dale Dickey) qui héberge un temps Will et sa fille témoignent d'une bienveillance et semblent emblématiques d'une ligne médiane entre la misanthropie du père et la rigidité de tout un pan de la société américaine. « *Il y a toujours eu, et il y aura toujours des conteurs d'histoire qui se demandent ce qu'il se passe à la marge [...] C'est parfois vu comme non conventionnel, de ne pas avoir de violence ou de sexe dans un film. Mais beaucoup de personnes à la marge vivent avec des questions plus fondamentales, où vivre par exemple* », a déclaré Debra Granik.

Adoptant une structure classique dans sa construction narrative et l'élaboration des enjeux psychologiques et sociétaux, elle ne glisse pas pour autant sur la pente académique d'un certain cinéma indépendant, et témoigne d'une réelle originalité et de sens plastique, notamment dans l'utilisation des paysages de l'Oregon : on retiendra surtout les scènes dans lesquelles Will apprend à sa fille les rudiments de l'existence dans une réserve, de la construction d'un feu à la cueillette de champignons, en passant par la course dans les bois sans « laisser de traces ». Bien épaulée par son chef opérateur Michael McDonough, la réalisatrice donne alors à son film une teinte de « survival documentaire » qui n'a rien à envier à *Seul au monde* de Robert Zemeckis ou *Arctic* de Joe Penna, et contribue à la réussite du métrage. Il n'est pas superflu d'ajouter que les deux interprètes irradiant l'écran : Thomasin McKenzie est une révélation, et Ben Foster prouve après *Comancheria* qu'il a l'étoffe des plus grands. Critique parue sur « aVoir-aLire.com »

Prochaines séances : lundi 19 novembre
« Le temps des forêts » de François Xavier Drouet
1h43 VF

Court métrage : le jardin de minuit
Benoît Chieux (animation)